

Les Universités suédoises

Xavier Marmier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

LES

UNIVERSITÉS SUÉDOISES.

À M. DE SALVANDY,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

I. — LUND.

De loin, quand on navigue sur le Sund, ou sur la mer Baltique, les matelots montrent au voyageur la côte où s'élève l'antique ville suédoise et les deux tours carrées du dôme de Lund. La ville était autrefois la métropole du Nord. L'archevêque de Lund avait le titre de primat, et les évêques scandinaves étaient ses suffragans. La cathédrale semblait avoir été bâtie exprès sur une terre plate au bord de la mer, pour être vue de loin comme une reine des églises, comme un pilier du christianisme. Maintenant les prélats de la Scanie ont perdu leur suprématie, la ville est moins grande et moins puissante qu'elle ne l'était autrefois, mais elle a conservé sa vieille église, et Charles XI lui a donné une université.

L'église est l'un des monumens religieux les plus intéressans qui existent. Le dôme de Bamberg est le seul auquel je puisse le comparer pour la structure et l'ancienneté. Elle a été bâtie lentement, et l'on y distingue très bien deux styles différens, deux époques successives. Dans la nef, dans le pourtour du chœur, dans la colonnade extérieure du dôme, c'est le pur style byzantin,

le plein cintre, la colonne ronde, massive, unie aux piliers et aux pilastres, le chapiteau plat sur les côtés, légèrement arrondi sur les angles, la base plate, ornée seulement de trois pointes triangulaires : toute cette partie de l'édifice date du xi siècle. Pendant qu'on l'achevait, le goût avait déjà changé, l'art avait fait un pas vers la forme gothique. Dans la partie supérieure, la colonne se délie, le plein cintre s'alonge, quelques rameaux, partis d'une tige effilée, se rejoignent au milieu de la voûte. La lourde base s'est élancée de terre, la souche de l'arbre gothique s'est ouverte, l'ogive va venir, et les colonettes au pied léger vont se répandre dans les airs. Toute cette église a un caractère solennel et imposant. Il y avait dans l'architecture byzantine un ton sévère qui répondait parfaitement à l'austère simplicité des premiers temps du christianisme. C'était pourtant l'art antique, l'art grec, mais tellement modifié, tellement dépouillé de son élégance, qu'il en était devenu méconnaissable. Le christianisme sentait qu'il pouvait avoir son architecture à lui, et il n'empruntait aux religions qui l'avaient précédé que l'élément primitif, l'élément absolu de l'art.

La cathédrale de Lund est bâtie, comme toutes les églises, en forme de croix : au milieu la grande nef avec ses lourds piliers, et de chaque côté deux nefs plus étroites et moins élevées. Au fond, le chœur, qui était autrefois séparé du reste de l'église, et où l'on arrive maintenant par un large escalier. En descendant sous cette plate-forme du chœur, on entre sous une nouvelle voûte, on se trouve dans une autre église. Elle est grande, mais peu élevée et sombre : c'était l'asile mystérieux, la chapelle souterraine réservée aux cérémonies funèbres. Le jour de la Toussaint, les prêtres y célébraient l'office de deuil. Ce jour-là, ils quittaient l'édifice ouvert au monde des vivans, ils descendaient sous cette cata-

combe comme pour se rapprocher des morts. Dans les temps de guerre civile, cette église servait aussi de refuge au troupeau craintif confié à la garde de l'évêque. Cinquante ans après la réformation, quand toute la Suède avait admis le dogme de Luther, le dogme romain vivait encore à Lund, les prêtres célébraient la messe dans cette église souterraine. Le catholicisme finissait comme il avait commencé, par se réfugier dans les tombeaux.

Ce monument précieux a été ravagé par un incendie. Un professeur de Lund, M. Brunius, a passé six années de sa vie à le réparer. Il s'était dévoué à cette œuvre d'art comme les architectes du moyen-âge, et il a si bien étudié le style de cet édifice, qu'on ne remarque nulle disparate entre son travail et celui des anciens maîtres.

Comme toutes les anciennes églises, celle de Lund a sa légende. Dans la chapelle souterraine, on aperçoit, d'un côté, un homme debout, embrassant avec force un des piliers ; de l'autre, une femme accroupie, tenant un enfant sur ses genoux et enlaçant une colonne comme pour la renverser. On raconte qu'un jour un géant de la Scanie, nommé Finn, vint trouver saint Laurent, et lui dit : « Je te bâtirai une magnifique église, à la condition, ou que tu sauras mon nom quand elle sera finie, ou que tu me donneras le soleil, la lune, ou les deux yeux de ta tête. » Le saint accepta. Finn se mit à l'œuvre, et c'était merveille de voir avec quelle force et quelle habileté il entassait pierre sur pierre. Déjà les murailles étaient achevées, déjà la voûte commençait à s'arrondir, et le saint ne savait pas encore le nom du géant. Il avait d'abord cru que c'était une chose facile de l'apprendre ; mais il eut beau le demander à tous les anges du paradis, à tous les prêtres et à tous les paysans de la Scanie : personne

ne put le lui dire. Il commençait à être inquiet, car l'église grandissait chaque jour à vue d'œil. Mais un soir qu'il passait dans la campagne, il aperçut une femme assise au seuil d'une maison avec un enfant. L'enfant pleurait, et sa mère lui dit : « Tais-toi, ton père Finn va venir, et il t'apportera le soleil et la lune ou les deux yeux de saint Laurent. » Cette fois le bon saint s'en retourne au ciel tout joyeux. Quelques jours après, le géant vint le sommer de tenir sa promesse. « Allons, Finn, dit saint Laurent, l'église n'est pas encore finie, plus tard nous verrons. » Quand le malheureux architecte entendit prononcer son nom, il se précipita dans la catacombe, et embrassa un des plus forts piliers pour le renverser ; sa femme et son enfant en firent autant, et le saint les changea en pierre. Ils sont restés là suspendus à leur colonne, et l'église du saint s'est élevée sur leur tête comme la religion du Christ sur les souches pétrifiées du paganisme.

L'université fut fondée en 1666. Le roi lui assigna la plus grande partie des biens qui avaient appartenu au chapitre de Lund et au clergé catholique : quatre paroisses, trente prébendes, neuf cents pièces de terre. Elle a gardé tous ces biens et les a sagement administrés. Le gouvernement n'entre que pour une faible part dans ses dépenses annuelles ; elle paie elle-même ses professeurs. Elle s'agrandit, elle fait bâtir, elle achète des propriétés, elle a ses registres en partie double comme un négociant, ses fermiers et son intendant comme un grand seigneur. L'intendant est élu par le consistoire et nommé par le chancelier. Il doit gérer les propriétés de l'université, percevoir ses revenus, et solder ses dépenses. Chaque année il est tenu de rendre rigoureusement compte de sa gestion. Une fois le calcul fait, ce qui reste en caisse est placé non pas sur les fonds de l'état, mais à six pour cent sur bonnes et loyales hypothèques. C'est ainsi qu'elle a amassé

d'abord un capital inaliénable de 100,000 écus, et ce capital s'accroît sans cesse.

Les professeurs sont payés en nature, comme dans le vieux temps : les anciens reçoivent trois cents tonnes de grain, estimées à environ 4,000 fr. ; les plus jeunes reçoivent un peu moins. Les professeurs extraordinaires ont de 600 à 1000 fr. ; les privat-docent ne sont pas payés.

Les professeurs de théologie ont une cure. Quelques professeurs laïques en reçoivent une aussi comme récompense de leurs services. Ils sont obligés alors de se faire prêtres. Ils écrivent une dissertation latine qu'ils défendent en public, après quoi l'évêque leur donne l'ordination. Ils portent une redingote noire, une cravate blanche, un petit collet, et continuent à faire leurs cours. Un vicaire les remplace dans leur paroisse. Ils sont obligés seulement d'aller trois ou quatre fois par an visiter leur cure et prêcher. C'est la même organisation que celle de l'église anglicane, mais avec moins d'abus, car le même prêtre ne peut jamais être titulaire de plusieurs cures.

Il n'est pas rare de voir des professeurs nommés non seulement curés, mais évêques. Quand un siége épiscopal devient vacant, les prêtres de chaque district se réunissent chez le prost. Chacun d'eux écrit sur un bulletin le nom de trois candidats. Les bulletins réunis sont envoyés au consistoire ecclésiastique de la métropole, qui, après les avoir examinés, inscrit les trois noms qui ont obtenu le plus de suffrages et les adresse au roi. Le roi décide, mais en se conformant au vœu de la majorité. C'est ainsi que Tegner, professeur de littérature grecque à Lund, et M. Agarht, professeur de botanique, ont été nommés évêques, le premier à Wexiœ, le second à Carlstad. C'est ainsi que le poète Fran-

zen, professeur à l'université d'Abo, a été appelé comme évêque dans le Norland. C'est comme dans les premiers temps du christianisme, où le peuple choisissait pour prélat l'homme en qui il avait confiance, sans s'inquiéter s'il était diacre ou laïque.

L'université de Lund est moins célèbre que celle d'Upsal. Elle a fait beaucoup cependant pour la propagation de la science dans les provinces méridionales de la Suède. Les études historiques et philologiques y sont en grand honneur ; les études théologiques y ont été poussées à un très haut degré. Plusieurs professeurs ont voyagé en Angleterre, en France, en Allemagne, dans le but unique d'acquérir de nouvelles connaissances et de les transmettre à leur pays. On trouve ici, ce qui est assez remarquable dans une ville de deux mille ames, un cabinet d'histoire naturelle, un jardin botanique, un musée d'antiquités scandinaves, une librairie très riche, et une bibliothèque de quarante mille volumes. Cette bibliothèque provient en partie de celle qui appartenait au chapitre métropolitain, en partie d'une bibliothèque de dix mille volumes, amassés en Allemagne pendant la guerre de trente ans, que Charles XI acheta, et dont il fit présent à sa jeune université de Lund. Elle renferme une collection assez complète de tout ce qui a rapport à la Suède et plusieurs grands ouvrages historiques. Le roi lui donne 2,000 francs par an ; on en prend autant sur les fonds de l'université, et cette somme doit suffire à ses achats. Le bibliothécaire actuel est M. Renterdahl, professeur de théologie, l'un des hommes les plus distingués que l'université ait eus depuis long-temps.

Les élèves n'entrent ici qu'après avoir subi un rigoureux examen. Le temps des études, pour la faculté de théologie, est ordinairement de deux années, et de trois pour les autres. L'élève en

médecine peut exercer dès qu'il a passé son examen de promotion ; mais le théologien et le juriste doivent en passer encore un autre, le premier devant le consistoire ecclésiastique et l'évêque, le second devant le tribunal supérieur. L'examen de promotion est privé et public. L'examen privé a lieu successivement devant chacun des professeurs de la faculté à laquelle l'étudiant appartient. C'est le plus long, le plus important. L'examen public a lieu devant tous les professeurs de la faculté réunis.

Ces examens sont très sévères, et cependant très peu de candidats y échouent. Les élèves de l'université de Lund se distinguent par leur application au travail, par la régularité de leur conduite. Nulle part je n'ai vu une réunion d'étudians aussi calme, aussi assidue au travail, aussi respectueuse devant ses maîtres. Ici il n'est plus question ni de duel, ni de Burschenschaft, ni de Kneipe. Ici le Renommist et la Jobsiade, ces deux épopées chevaleresques des écoles d'Allemagne, ne seraient plus comprises. Les étudians de Lund ont formé un club, et il est défendu d'y boire aucune liqueur spiritueuse. Ils ont des réunions particulières, et c'est pour se proposer des sujets de dissertation et les discuter entre eux. Chose curieuse ! ce qui est regardé, en Allemagne, comme une cause continuelle d'agitation, est ici encouragé comme un moyen de discipline. Ce qui est défendu là-bas par les ordonnances de la diète, est ici prescrit par les réglemens universitaires. Tous les étudians doivent ici appartenir à une association ; tous sont divisés par nation, c'est-à-dire par districts ou provinces, et il ne leur est pas permis d'être immatriculés à l'université, sans l'être en même temps dans les registres de la nation à laquelle ils appartiennent par leur naissance. Ces assemblées ont leurs réglemens particuliers, leurs jours de fête et leurs heures de travail ; presque toutes ont aussi une bibliothèque, des instrumens de musique,

des journaux, et une salle d'étude avec une chaire où les étudians viennent une fois par semaine soutenir des thèses latines. Chaque nation se divise en trois ou quatre degrés : seniores, juniores, recentiores, et quelquefois novilii. On ne passe d'un degré à l'autre qu'après avoir subi un examen devant la classe supérieure. C'est parmi les seniores que le curateur est choisi, et dans les délibérations les anciens ont deux voix, les novices n'en ont qu'une. La nation se choisit, parmi les professeurs, un inspecteur ; c'est lui qui approuve les décisions qu'elle prend et qui signe ses actes : il est le représentant de cette nation auprès du consistoire académique et le représentant du consistoire auprès de la nation ; mais il n'agit sur elle que par ses conseils et un ascendant moral. S'il est aimé, il peut exercer une grande influence, sinon il n'a qu'une autorité illusoire. Au-dessous de l'inspecteur est placé le curateur, qui administre la caisse de la nation, convoque les assemblées, inscrit les nouveaux membres et rédige les protocoles. Un comité, choisi parmi les seniores, veille à l'exécution des mesures prises par l'assemblée. Dans cette république littéraire, tout se décide à la pluralité des voix, et les décisions sont respectées par le consistoire académique. L'étudiant qui se dispose à passer son examen, doit présenter un certificat de la nation à laquelle il a appartenu, constatant quelle a été sa conduite et la nature de ses études. La nation a, sur chacun de ses membres, un droit de surveillance et de juridiction. Si un étudiant a commis une faute, le curateur lui adresse une remontrance ; s'il récidive, il est appelé devant les seniores, puis devant l'assemblée entière, et, en définitive, devant le conseil académique. Il peut arriver aussi que l'étudiant soit banni de sa nation. Le jugement se prononce à la majorité des voix, et cette sentence

d'expulsion, prononcée par des condisciples, est plus terrible que l'arrêt de relégation prononcé par l'université même.

Quatre cents étudians fréquentent ordinairement l'université de Lund. Un grand nombre d'entre eux sont pauvres, mais ils ont quelques stipendes et vivent avec une rare sobriété. 600 à 700 francs par an leur suffisent.

Le nombre des professeurs ordinaires est limité ; il y en a toujours eu vingt-un. Celui des professeurs-adjoints est illimité ; il y en a maintenant seize, et vingt-quatre privat-docent, en tout soixante-un.

Àla tête de l'université est le chancelier, qui intervient comme juge dans toutes les questions importantes de finance et d'administration. Le prince royal porte le titre de chancelier ; l'évêque de Lund est de droit vice-chancelier.

Les professeurs ordinaires sont nommés par le roi, sur la présentation du consistoire ; les professeurs-adjoints sont nommés par le chancelier.

La juridiction universitaire s'exerce ici de la même manière qu'en Allemagne, par le petit consistoire dans les cas habituels, par le consistoire complet dans les cas plus difficiles, et le jugement qui entraîne une peine grave doit être soumis au roi.

Mais je ne connais pas une université en Allemagne qui ait conservé, comme celle de Lund, ses anciens usages et son ancien caractère. Ici, depuis près de deux siècles, rien n'a changé ; ce sont les mêmes cérémonies dans toutes les circonstances, les mêmes fêtes naïves et le même esprit religieux. Les professeurs font la prière en commençant et en finissant leurs leçons de

chaque jour, et les solennités universitaires se célèbrent au son des cloches. Quand un étudiant a passé son examen de promotion, on le conduit à l'église, et toutes les facultés et les étudians se rassemblent autour de lui ; le professeur qui remplit les fonctions de promoteur adresse au nouvel élu une harangue latine ; puis les cloches sonnent, les musiciens placés dans la tribune chantent un chant de joie. Le promoteur remet à l'étudiant le chapeau de docteur, symbole de sa dignité, l'anneau d'or qui le fiance à l'étude, et un livre de science. Ensuite le prêtre célèbre l'office divin, et la cérémonie se termine par un dîner auquel assistent les professeurs. L'évêque y vient aussi avec sa croix d'or sur la poitrine, comme pour bénir la nouvelle voie dans laquelle l'étudiant va entrer. Le recteur magnifique s'asseoit à côté de l'évêque, et le jeune docteur prend place au milieu de cette savante assemblée. Il n'est plus étudiant ; il est maître. Ses condisciples de la veille le regardent avec respect, et ses anciens professeurs le saluent comme un jeune frère. Dans quelques années, il sera peut-être aussi professeur, il fera des élèves, il assistera à leur promotion, et il se souviendra toujours de la matinée auguste où il a reçu son diplôme, et de la cérémonie religieuse qui l'a consacré.

Le recteur change à chaque semestre. Il est élu par le consistoire et confirmé par le chancelier. Son installation se fait toujours avec une grande pompe. La veille du jour où elle doit avoir lieu, le recteur dont les fonctions expirent, adresse à ses collègues un sommaire historique de tout ce qui est arrivé à l'université pendant le temps de son administration. Le lendemain, les professeurs se réunissent dans sa demeure, et toutes les facultés se rendent avec lui en procession à l'église, au son de la musique et des cloches, et précédées des sergens de l'université, des pedels

portant le sceptre d'argent du recteur, comme autrefois les licteurs portaient les faisceaux des consuls. Là, il prononce un discours latin, il reçoit le serment de son successeur, et lui remet l'un après l'autre les insignes de sa dignité, le sceptre, le sceau, la clé des archives, la clé de la prison, le livre des statuts. Le secrétaire de l'académie lit un chapitre de la constitution. Le nouveau recteur adresse aux professeurs une courte harangue pour se recommander à eux ; puis on prie et l'on chante, et le corps universitaire s'en retourne en procession.

Il y a dans toutes ces réunions une telle candeur, une telle bonne foi, qu'on ne saurait y assister sans émotion. Par sa vie régulière et paisible, par son isolement, l'université de Lund est en position de garder long-temps ses anciennes mœurs, si quelque novateur imprudent ne vient pas jeter le trouble dans son cycle traditionnel.

La ville est bâtie à une lieue de la mer, dans une des plaines les plus riantes et les plus fécondes de la Suède. Elle est parsemée de fleurs et de jardins, entourée d'arbres à fruit et de champs de blé. Chaque professeur a là sa petite maison, fermée par une barrière, au milieu d'un enclos. Les arbres verts lui servent de rideau. Le matin l'alouette l'éveille en passant sous ses fenêtres, le soir le rossignol chante près de lui ; et quand on entre dans cette communauté universitaire, assise ainsi au milieu des arbres et des fleurs, on dirait une ruche d'abeilles. On y entend le bourdonnement de la science, et l'on y respire une sorte de parfum poétique.

Ces professeurs ont leurs vacances au mois de juin, et leurs vacances durent tout l'été. Les uns alors entreprennent un voyage scientifique, et ceux qui sont prêtres, se retirent ordinairement dans leur paroisse. J'ai visité un jour, avec celui qui en était titu-

laire et avec un de ses collègues, une de ces cures appartenant à l'université. J'entrai dans une maison champêtre bâtie au haut d'une colline. D'un côté était l'école fréquentée par une trentaine d'enfans qui se levèrent à notre approche et reprirent ensuite leurs leçons ; de l'autre, deux chambres modestes où le pasteur avait son lit, sa bibliothèque, et d'où l'on découvrait à la fois la mer, les champs, les murs de Copenhague, et une cinquantaine de villages dispersés dans la campagne. À quelques pas de là était l'église, protégée par une enceinte d'arbres, au milieu du cimetière. La demeure des morts avait reverdi au soleil de mai comme celle des vivans, et l'inscription sépulcrale était cachée sous des touffes de gazon. Au fond du cimetière, j'aperçus une tombe fraîche et riante couverte de couronnes. C'était celle du vicaire de la paroisse. Il avait été enterré peu de jours auparavant, et les jeunes filles du village étaient venues semer des fleurs sur son tombeau.

Nous entrâmes ensuite dans la maison d'un paysan. Les femmes étaient réunies dans une chambre, et filaient de la laine, comme en Islande. Quand elles aperçurent leur pasteur, elles se levèrent avec respect et s'approchèrent de lui pour lui baiser la main. Mais la mère de famille nous montra sa demeure, son jardin, et nous apporta dans un vase d'étain le lait qu'elle venait de traire.

Le soir nous nous en revînmes à travers les champs couverts de blé, et les pommiers chargés de fleurs. Le ciel était bleu comme un ciel du midi. Le soleil couchant projetait ses derniers rayons sur les vagues de la mer. Tout était calme, riant, et mes compagnons de voyage chantaient dans la voiture les ballades du Folk-Visor. À notre arrivée, l'un des professeurs trouva sa femme

qui l'attendait sur la porte, et son enfant qui vint se jeter dans ses bras. Dans l'espace de quelques heures, toutes les joies avaient été réunies pour lui : joies de la religion, joies de la science, joies du cœur. Si alors une destinée humaine m'a paru digne d'envie, c'est celle d'un professeur de Lund qui a une cure à la campagne.

02

LES

UNIVERSITÉS SUÉDOISES.

À M. DE SALVANDY,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

II. — UPSAL.

La route qui va de Stockholm à Upsal passe par une forêt de sapins mystérieuse et imposante, qui semble avoir été plantée auprès de la vieille école de Suède, pour protéger le sanctuaire des muses. À l'extrémité de la forêt, on aperçoit le château, jadis résidence des rois, aujourd'hui habité par le gouverneur de la province. Le château est bâti au-dessus d'une colline. La ville est au bas, dans une large plaine ouverte comme le champ de la science. Elle est construite en bois, comme la plupart des villes de Suède, alignée au cordeau et traversée par une rivière dont le nom se trouve dans tous les discours académiques et toutes les idylles ou élégies des poètes de l'Upland. Les maisons de cette ville ne sont pas anciennes. L'incendie les a détruites l'une après l'autre plus d'une fois, et le bourgeois les a reconstruites sur un

nouveau modèle. Mais à une demi-lieue d'ici, on trouve encore les restes d'un lieu célèbre dans les annales du Nord. C'est le vieil Upsal. Odin y habita, dit-on ; il y fit élever un palais et le donna à Freyr. C'était là que se tenaient les assemblées populaires, les séances de l'Althing, véritables comices démocratiques, où le peuple soutenait vaillamment ses droits. Dans ces séances, le roi s'asseyait avec quelques-uns de ses principaux compagnons sur un banc élevé. À côté de lui, sur un autre banc, étaient les jarl et le logmann (l'homme de la loi). La foule se groupait autour d'eux. Le roi parlait le premier. Les hommes qui l'environnaient pouvaient parler après lui, et le peuple témoignait son approbation en criant et en frappant des mains.

Freyr habita, comme Odin, dans le vieil Upsal et y fit ériger un temple. C'était un édifice de cent vingt pieds de longueur sur cent vingt de largeur. Il était entouré d'une muraille épaisse, construite en forme de croix, et l'on y entrait par vingt-quatre portes. Au dehors et au dedans, les murailles étaient dorées ; et dans l'enceinte du temple, on apercevait l'image des trois grands dieux : Thor, Odin, Freyr. Thor était assis au milieu, sur un large coussin, tenant à la main une longue épée. À côté de lui, on avait représenté sept étoiles. À droite était Odin, le dieu de la guerre ; à gauche, le dieu de l'amour et des mariages. On conserve encore aujourd'hui à la bibliothèque d'Upsal une statue mutilée de Thor. Elle ressemble à ces images informes que les premiers missionnaires chrétiens trouvèrent chez les sauvages de l'Amérique.

Le peuple offrait à ces terribles divinités des sacrifices de sang. Ordinairement c'étaient des boeufs, des brebis, des chevaux ; mais dans les circonstances graves, dans les temps de guerre ou de calamité publique, on immolait des hommes, d'abord les pri-

sonniers, puis les hommes libres, et si le dieu cruel ne s'attendrissait pas, on lui offrait le sang des rois. Dans une année de disette, le roi Heidruk tua religieusement son beau-père et son beau-frère. Quand un de ces malheureux était choisi pour victime, le prêtre lui promettait les joies éternelles du Valhalla ; puis il lui disait : Je te voue à Odin, et le pauvre Scandinave marchait à la mort sans crainte et rendait grace à ses bourreaux.

Le peuple cherchait dans ces holocaustes un présage pour l'avenir. Si la fumée du sacrifice s'élevait tout droit vers le ciel, c'était un signe de succès. Si, au contraire, elle restait comme un nuage suspendu sur la terre, c'était un pronostic de malheurs. Les prêtres exerçaient dans ces occasions une autorité souveraine. Leur parole était écoutée comme un oracle, et leur sentence pouvait faire tomber au pied de l'autel la tête des rois.

Près du temple était la colline où l'on enterrait les guerriers avec leurs armures. Mais les grands de la nation et les riches se faisaient construire des tombeaux particuliers, où l'on ensevelissait avec eux tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Niordsson, un des rois d'Upsal, éleva une colline plus haute que toutes celles qui avaient servi à la sépulture de ses prédécesseurs. Il y fit percer trois fenêtres, et quand il mourut, on ferma l'une de ces fenêtres avec de l'or, la suivante avec de l'argent, la troisième avec du cuivre. C'est dans ces collines sépulcrales dispersées à travers l'Upland, la Scanie, le Seeland, le Jutland et le Holstein, que l'on a trouvé tous les instrumens de guerre, les bracelets de cuivre, et les colliers qui ont enrichi les musées de Kiel, de Lund, de Stockholm, et celui de Copenhague, le plus beau de tous.

En 1075, le temple d'Upsal fut détruit par un incendie. Il n'en resta que les murs. S'il n'avait eu à subir que les ravages du feu,

on eût pu le voir reparaître encore avec sa vaste enceinte, ses murailles dorées et ses statues de dieux. Mais c'en était fait des croyances païennes. Les missionnaires anglais avaient apporté en Suède le dogme du christianisme, et le peuple l'avait adopté. La pierre des sacrifices fut abolie, et le dieu du Valhalla fut chassé de son temple. Aujourd'hui, quand on cherche la vieille ville de Freyr, on aperçoit les trois collines où l'on dit que les dieux scandinaves ont été enterrés, quelques tertres de gazon moins élevés et rangés, à la suite des tombes divines, comme des soldats à la suite de leurs généraux ; puis, en face, un cimetière et une église de village. L'humble paysan de l'Upland vient s'y prosterner le dimanche, et à la place où l'on immolait jadis les victimes humaines, le prêtre prêche la loi de charité et de pardon.

Le chapitre d'Upsal avait d'abord fait de cette église sa métropole ; mais elle fut brûlée encore, et comme le catholicisme avait grandi, on résolut de bâtir une cathédrale digne du premier diocèse de la Suède. C'était au xiii siècle, dans ce temps où la foi enfantait des miracles, où les colonnes de pierre, les chapiteaux à fleurs, les tours ciselées s'élançaient dans les airs, comme pour porter au ciel les vœux d'un peuple. Tout le pays se dévoua à l'entreprise sainte qui lui était proposée, et les papes qui, du milieu de Rome, veillaient aux intérêts de la chrétienté, les papes vinrent au secours du clergé suédois. Boniface VIII et Clément V accordèrent des indulgences à tous ceux qui contribueraient à ériger l'église d'Upsal. Les grands apportèrent leurs offrandes, et le peuple promit de se mettre à l'œuvre. Il ne manquait plus qu'un architecte. On choisit un Français. C'est un Français, Étienne de Bommeil, qui a bâti la cathédrale d'Upsal. On le fit venir de Paris en 1287, et il amena avec lui dix compagnons et dix maîtres (tex compaignons et tex bachelers). Dans ce temps-là, les

architectes les plus renommés n'avaient pas encore appris, avec l'art de construire des édifices, l'art de s'enrichir. Le pauvre Bommeil, appelé en Suède par un clergé métropolitain, n'avait pas assez d'argent pour faire son voyage et emmener ses compagnons. Deux étudians suédois, qui se trouvaient alors à Paris, lui prêtèrent quarante livres, qu'il s'engagea à leur rendre sur sa foi de Bommeil, taillieur de pierres, maistre de faire l'église de Upsal, en Suèce.

L'église fut commencée à la fin du xiii siècle, et consacrée en 1435, en présence des princes, des comtes, des évêques. J'y ai cherché vainement quelque trace d'Étienne de Bommeil. Notre compatriote a été plus modeste qu'Ervin de Steinbach, Adam Krast, Pierre Vischer. Il a édifié l'œuvre qui lui était confiée, et n'y a pas placé sa statue et n'y a pas inscrit son nom.

Le style de la cathédrale d'Upsal est remarquable par son élégance et sa simplicité. C'est le vrai style gothique dans sa noblesse et sa majesté primitive, l'ogive toute nue, le faisceau de colonnettes s'élançant librement jusqu'à la voûte. Point de figures emblématiques sur les chapiteaux, point de rosaces aux fenêtres ; partout la ligne pure, correcte, sans entrelacemens et sans arabesques. La voûte du milieu est large et élevée, et les arceaux qui la soutiennent sont dessinés avec une grace parfaite. Les nefs latérales renferment les tombeaux des rois et celui de sainte Brigitte, qui appartenait à l'une des plus anciennes familles de Suède. Dès le xiii siècle, les rois de Suède se faisaient couronner à Upsal. Ils revenaient ensuite avec le linceul de la mort dans le temple où ils étaient apparus avec le manteau de la royauté. Ils se couchaient dans leur lit de pierre au pied de l'autel, où ils s'étaient levés le diadème sur la tête. Le catholicisme a été la reli-

gion d'humilité par excellence. Il élevait l'homme sur le pavois, mais il lui montrait le tombeau ; il donnait la gloire, mais il la faisait expier. Plusieurs de ces tombeaux sont des monumens d'art curieux. Le roi est là, taillé sur le marbre, le glaive au côté, le globe à la main, comme s'il voulait retenir encore le monde qui lui échappe. Près de lui est sa femme, revêtue de ses habits de reine, toute droite et les mains jointes, comme si elle s'était endormie en priant.

La chapelle qui renferme le tombeau de Gustave Wasa est ornée de peintures à fresque, représentant les principales actions de ce héros favori des Suédois. C'est un roman de roi qui a dû étonner jadis ceux qui l'entendaient raconter. Depuis ce temps, nous en avons eu de plus étranges. Autour de ces tombes de souverains, on aperçoit celles des grands seigneurs qui les ont servis pendant leur vie, et à qui l'étiquette ordonnait peut-être de les suivre après leur mort. Pauvres malheureux courtisans que la mort n'a pas même pu affranchir de leur servitude, et qui sont venus prendre dans cette église la place secondaire qu'ils occupaient dans le palais ! Là sont aussi les reliques d'un des anciens rois de la Suède, saint Éric. On les invoquait jadis dans les temps de peste et de contagion. On les portait un jour de bataille en tête des armées, et on croyait qu'elles devaient effrayer l'ennemi ; on les portait au printemps à travers les champs de blé, et on croyait qu'elles devaient protéger la moisson. Le nom d'Éric les a préservées du vandalisme des iconoclastes ; le sentiment de respect pour la royauté a vécu parmi les Suédois plus long-temps que le sentiment du catholicisme : ils ont détruit les images qui ornaient leurs églises, et les reliques de leurs saints, mais ils ont conservé celles de leur roi.

Plusieurs faits importans se rattachent encore à l'histoire d'Upsal. C'est là que les rois ont souvent appelé la diète du royaume et convoqué des conciles. C'est là qu'en 1593, une assemblée de vingt-deux théologiens et de trois cent six prêtres, présidée par quatre évêques, proclama solennellement la confession d'Augsbourg. La réforme était faite depuis long-temps parmi le peuple, mais elle attendait encore cette sanction.

Il y avait aussi à Upsal, dès le xiii siècle, une école latine. Le chapitre métropolitain des autres diocèses y envoyait les jeunes gens qui s'étaient distingués dans leurs premières études, et plusieurs maîtres renommés en Allemagne vinrent tour à tour y enseigner la science du moyen-âge. Mais cette science était encore singulièrement restreinte : on apprenait aux élèves le plainchant, l'office religieux, et quelques principes de théologie. Les vrais savans suédois de ce temps-là étaient ceux qui avaient puisé à une autre source, ceux qui avaient été inscrits parmi les scholares de notre université de France, ceux qu'on appelait les clercs de Paris. L'une des quatre nations de l'université, la nation anglicana, était divisée en trois parties.

Dans la première étaient compris les étudians d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande ; dans la seconde, les Hollandais et les Westphaliens ; dans la troisième, les hommes de la haute Allemagne, et les Danois, Suédois, Norvégiens.

En 1285, un riche Suédois, André And, acheta, dans la rue Serpente, à Paris, une maison pour ses compatriotes. Plusieurs personnes la dotèrent, et l'archevêque d'Upsal lui accorda une partie de la dîme des pauvres. Les élèves étaient là, au nombre de douze, soumis aux mêmes institutions, astreints au même régime. En 1291, un autre archevêque leur donna un règlement qui

leur prescrit les mesures de discipline auxquelles ils doivent se conformer et les pratiques religieuses qu'ils doivent suivre. Ce règlement commence ainsi : « Considérant que l'université de Paris est semblable à un champ fertile où l'on recueille les épis de la science, que cette université a produit un grand nombre d'hommes de vertu et de savoir, dont les qualités heureuses se répandent sur les autres, que par là l'homme grossier a été ennobli, l'homme au cœur humble glorifié, frère Jean, par la miséricorde de Dieu, élu de l'église d'Upsal, déclare, etc. »

Mais le XV siècle était venu, apportant avec lui le flambeau d'une époque nouvelle. La science s'était mise en marche avec l'imprimerie, et les études dont on s'était contenté jusqu'alors, parurent insuffisantes. L'Allemagne avait fondé plusieurs universités. Le Nord voulut suivre son exemple. Sten Sture, régent de la Suède, fonda l'université d'Upsal, en 1477. Les commencemens de cette institution ne furent pas heureux. Des troubles politiques, des guerres avec la Russie et le Danemark, absorbèrent l'attention des grands et l'attention du peuple. Les pauvres muses se retirèrent en silence derrière leur portique, l'école naissante fut oubliée. Quand Gustave Wasa, qui y avait passé cinq ans, monta sur le trône, il la prit sous son patronage ; mais tout ce qu'il avait tenté de faire pour elle, fut paralysé ou anéanti par un de ses successeurs, Jean III. Ce roi avait épousé une princesse catholique de Pologne, Catherine Jagellon. Il voulut opérer en Suède la même réaction que la reine Marie essaya d'opérer en Angleterre. Il proscrivit le dogme luthérien, et fonda à Stockholm, avec les dotations d'Upsal, un gymnase qui fut placé sous la direction des jésuites.

Le beau temps de l'université d'Upsal commence à Gustave-Adolphe. Ce fut lui qui la releva de l'état d'abandon où elle était plongée ; ce fut lui qui l'enrichit. Il l'avait adoptée comme sa fille ; il lui donna tous ses livres et tous ses biens, tout le patrimoine des Wasa, c'est-à-dire trois cents pièces de terre et plusieurs prébendes. Dès cette époque de régénération, elle a prospéré, elle a grandi, elle est devenue l'une des écoles les plus célèbres et les plus imposantes de l'Europe. C'est là qu'a vécu Rudbeck, l'auteur de l'Atlantica, Verelius le philologue, Ihre, qui a écrit le glossaire Sveo-gothicum, Celsius, qui accompagna Maupertuis au cap Nord, Thunberg le botaniste, Linnée, et Bergmann, le prédécesseur de Berzélius. Dans la salle du consistoire, on conserve religieusement les portraits de tous les hommes célèbres et de tous les bienfaiteurs de l'université, et dans les allées de saules du cimetière d'Upsal, on rencontre à chaque pas une tombe mémorable ou un nom cher à la science. Aujourd'hui encore, il existe à cette université une réunion d'hommes qui suffirait pour l'illustrer, si elle ne l'était depuis long-temps. Là est Geiier, historien et poète ; Atterbom, professeur de littérature, l'un des chefs de la révolution littéraire qui s'est opérée en Suède ; Svanneberg, qui a déterminé l'arc du méridien en Laponie ; Schrœder, qui a publié plusieurs dissertations savantes sur l'archéologie suédoise et les antiquités du Nord. Le vice-chancelier de l'université, l'archevêque Wallin, est lui-même un écrivain fort remarquable, un poète distingué.

Il y a ici vingt-six professeurs ordinaires, douze professeurs adjoints, vingt-cinq privat-docent. L'université est riche. Elle paie elle-même toutes ses dépenses. Ses revenus se composent du produit des terres qui lui ont été léguées par Gustave-Adolphe, et de l'intérêt de ses capitaux ; ils s'élèvent chaque année à

75,000 rixdaler-banco (150,000 francs). Ses biens sont administrés par un intendant sous la surveillance de deux professeurs, qui changent tous les ans. Chaque professeur ordinaire reçoit 200 rixdaler et deux cent vingt-cinq tonnes de grain, ce qui équivaut à peu près à un traitement de 3,500 francs. Les professeurs adjoints ne reçoivent que soixante-cinq tonnes de grain. Les privat-docent n'ont que le produit de leurs leçons.

En outre de ces revenus, il faut compter plusieurs legs institués pour des chaires particulières, par exemple pour une chaire de théologie, pour une chaire d'économie politique, etc. Enfin un grand nombre de stipendes sont distribués entre les étudians. Les stipendes du roi et de l'état s'élèvent annuellement à la somme de 6,300 francs, les stipendes des particuliers à 34,242. Plusieurs fois ces stipendes ont été accordés à des jeunes gens ayant fini leurs études, pour entreprendre au dehors de la Suède des voyages scientifiques.

On compte à Upsal environ huit cent cinquante étudians, tous Suédois. L'élève qui désire être admis à l'université, passe un examen devant la faculté de philosophie et cinq professeurs adjoints. On l'interroge sur les principes élémentaires de la théologie, sur l'histoire, l'histoire naturelle, la géographie, la logique, les mathématiques, l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'allemand. S'il est reçu, il prête serment de fidélité au roi et à la famille royale, et le recteur l'inscrit dans les registres de l'académie, sinon il lui est permis de rester provisoirement à l'université, mais sous la garantie d'un étudiant déjà immatriculé. Il peut assister aux cours, mais il ne jouit d'aucun des priviléges attribués à l'université.

Les principaux priviléges des étudians sont d'être exempts de la milice, exempts d'impôts, et de ne reconnaître que la juridiction universitaire à six milles autour d'Upsal.

J'ai retrouvé ici la même organisation académique, les mêmes règles de discipline que j'avais observées à Lund. Les étudians d'Upsal sont, comme ceux de Lund, divisés en nations ; mais les nations ici sont plus nombreuses et plus riches. Elles ont amassé des capitaux, elles ont acheté des propriétés. Dans une des parties de la ville qu'on appelle le quartier latin, on m'a montré une grande et élégante maison avec une cour, un enclos, un jardin. Elle appartient à la nation de Dalécarlie. Là est une salle de gymnastique, une salle de conférences, une bibliothèque choisie ; là sont réunis les portraits des hommes de la nation qui se sont distingués par leurs travaux ; là les élèves reçoivent leurs journaux, et viennent, à certains jours de la semaine, discuter, lire, ou faire de la musique.

L'université leur offre tous les moyens d'instruction que l'on ne trouve ordinairement que dans les grandes villes. Il y a ici un cabinet de monnaies et de médailles fort curieux, un musée d'histoire naturelle, un vaste jardin botanique, un observatoire, et une bibliothèque qui renferme 100,000 volumes et près de 6,000 manuscrits. Cette bibliothèque a 6,000 fr. de rente. Tous les éditeurs de journaux de la Suède sont obligés de lui envoyer un exemplaire de la feuille qu'ils publient, et tous les imprimeurs un exemplaire de leurs livres. Elle était trop à l'étroit dans l'ancien bâtiment où elle avait d'abord été placée ; le roi vient de lui faire construire un vaste et superbe édifice où elle pourra désormais se déployer tout à son aise. Peu de villes ont une bibliothèque aussi importante, et cependant elle n'est pas ancienne.

Elle fut fondée par Gustave-Adolphe et enrichie par les couvens et les dons des particuliers. La guerre de trente ans lui a donné plusieurs livres d'un grand prix. Les officiers suédois qui s'en allèrent en Allemagne défendre la réformation étaient, à ce qu'il paraît, très bons bibliographes et très dévoués à leur pays. Quand ils trouvaient un ouvrage rare, ils s'en emparaient par le droit de l'épée et le rapportaient en Suède. C'est de là que proviennent quelques-uns des trésors littéraires de la bibliothèque de Stockholm. C'est de là que provient la bible de Luther, annotée à chaque page de sa main même, édition rare, exemplaire consacré par le souvenir de celui qui l'a possédé, trésor envié de toute l'Allemagne. C'est de là que provient aussi une magnifique bible du xiii siècle, le plus beau et le plus grand de tous les manuscrits européens.

Mais il est un homme qui a plus fait pour la bibliothèque d'Upsal que tous les officiers et les bibliomanes de la guerre de trente ans. Son nom doit être inscrit en caractères ineffaçables dans les annales de l'université, et tous les amis de la science doivent le prononcer avec vénération ; c'est le comte Gabriel de La Gardie. C'est lui qui a donné à l'université sa riche collection de livres rares, de manuscrits islandais. Il lui a donné l'Edda de Snorri Sturleson et le Codex argenteus. Pendant plusieurs siècles, le Codex argenteus resta oublié dans une bibliothèque de moines. À l'époque de la guerre de trente ans, il fut transporté à Prague et tomba entre les mains du feld-maréchal Kœnigsmark, qui le donna à la reine Christine. La reine, qui aurait probablement mieux aimé un livre latin, le donna à son bibliothécaire Isaac Vossius. Vossius l'emporta en Hollande, et en 1662 Puffendorf l'acheta au nom du comte de La Gardie pour une somme de 400 rix. b.

(800 fr.). Le comte le fit revêtir d'une magnifique reliure en argent et le donna en 1669 à l'université.

Ce manuscrit renferme, comme on sait, les quatre Évangiles traduits par Ulphilas en langue meso-gothique. C'est un in-4 en parchemin violet. Le texte est écrit en lettres capitales d'argent, et les citations de l'Ancien Testament en lettres d'or. Les caractères ont été en partie effacés par le temps ; on ne les distingue qu'en tournant le livre au jour. Une colonnade à plein cintre orne le bas de chaque page. L'ouvrage est incomplet ; il commence au chapitre v de saint Mathieu, et finit à saint Jean, chapitre xix. Mais c'est le monument le plus ancien et le plus considérable qui nous reste de la langue meso-gothique. La traduction fut faite au iv siècle, et ce manuscrit date du vi. J'ai vu, à Paris, un bibliographe se découvrir la tête et s'incliner respectueusement devant le Code théodosien, à la vente de la bibliothèque de Rosny ; si jamais ce bibliomane est venu à Upsal, il a dû se mettre à genoux, les mains jointes, devant le Codex argenteus.

X. Marmier.

À Milan, dans la bibliothèque Ambrosienne, un autre fragment des épîtres de saint Paul et de l'Ancien Testament, publié, en 1819, par Maii et le comte Castillione, 1 vol. in-4, Milan, et à Munich, en 1834, par le professeur Massmann ;

Au Vatican, un fragment d'une homélie publiée par Maii, en 1833, dans le tome viii des Scriptorum veterum.

Le manuscrit d'Upsal a été publié : 1 par Junius, à Dordrecht, 1665, 1 vol. in-4, avec la traduction anglo-saxonne ; 2 par Stiernhielm, 1 vol. in-4, Stockholm, 1671 (2 édition, j'ignore la date de la première), traduction latine, suédoise et irlandaise ; 3 par Ben-

zelius, archevêque d'Upsal, 1 vol. in-4, Oxford, 1750, avec la traduction latine.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Universit%C3%A9s_su%C3%A9doises. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.